

*Prologue et premier chapitre de l'essai
d'Emmanuel Husenet*

Le Nouveau Monde

Regard sur la disparition des banquise
et sur le sens des choses.

Pour plus d'informations :
www.lescavaliersdelorage.fr

PROLOGUE

Le monde change. Il change même si vite qu'il paraît inutile d'essayer de s'accrocher à lui, soit pour le suivre, soit pour en modérer la course, et qu'il est certainement préférable de rester là où l'on est. Rien de plus simple que de prendre du recul : il suffit de cesser de se précipiter. Le monde prendra rapidement une telle avance que, sans même avoir choisi de s'en écarter, il se sera de lui-même suffisamment éloigné pour nous dégager la vue. À nous, alors, de prendre le temps de vivre, le temps de lire et, pour les plus vaillants, le temps d'aimer, ledit monde poursuivant de son côté sur sa folle lancée. Et s'il sombre ou se fracasse, peut-être aura-t-il, avec un peu de chance, oublié que nous en faisons partie.

S'il est une matière qui pouvait se permettre de ne pas changer, c'était la glace. Bien sûr, à l'instar de l'eau, elle coule, comparable à la roche, elle s'érode, et sous la

caresse du soleil elle s'évapore, mais son cycle était invariable. Sitôt disparue qu'elle se renouvelait, gonflant ou se rétractant au rythme des âges climatiques. Enfant chérie du cosmos, elle apparaissait d'un simple claquement d'étoiles, s'estompait, puis s'étendait à nouveau, en indicateur des pulsations de la Terre. Et chaque inspiration valait dix milliers d'années.

Nous l'avons tous remarqué : le pouls de la Terre bat plus vite. La fièvre monte ; pour la faire baisser la glace fond mais rien n'y fait, la température augmente encore. Un agent pathogène s'est immiscé dans le cycle naturel et en perturbe le mécanisme... La respiration s'accélère ; le vent souffle plus fort, les eaux débordent, les oiseaux s'égarerent.

Il y a cinq ans, quand j'écrivais un premier essai sur les glaces, je cherchais à me joindre à la volonté collective de corriger nos torts en adoptant des choix de vie plus respectueux de la Terre à laquelle nous devons tant. J'ai joint ma voix au concert des protocoles, des pactes, des sommets et des « Grenelle », y ajoutant une pédagogie bien singulière : il s'agissait, en se laissant dériver sur une plaque de banquise au large du Groenland, de montrer l'exemple, l'acte de bravoure devant convaincre de la justesse de la cause. Ce fut l'aventure des Robinsons des glaces.

Cinq ans ont passé. Les Al Gore et Hulot ont tapé du poing, furent écoutés, mis de côté, et les choses ont repris leur cours habituel. La leçon à retenir de ces années que l'on disait décisives, c'est qu'il est inutile d'attendre le salut du pouvoir politique ou d'un personnage médiatique, et que l'humanité n'évoluera pas vers la raison du seul bénéfice d'une « prise de conscience ». Il est possible, effectivement, que l'avenir du climat sur lequel nous avons une telle influence se soit joué au cours de la première décennie de ce siècle. En ce cas, nous avons perdu. Et comme nous n'aimons pas perdre,

nous retournons à des jeux qui nous sont plus familiers, et d'autant plus rassurants qu'ils ne changent jamais : emploi, pouvoir d'achat, sécurité, dette, immigration, voilà qui pourrait nous occuper quelques siècles encore si le ciel nous en laissait le loisir. Agir sur le climat, ou seulement en nourrir l'intention, c'est moins facile. Le climat n'est pas à notre portée. Il n'entend rien à nos affaires courantes.

Cinq ans après, nous avons constaté que les industriels et les élus n'ont pas déployé les moyens nécessaires à la politique qu'ils prétendaient défendre. Les nations n'ont pas su se mettre d'accord sur l'effort à consentir, et quand bien même y seraient-elles parvenues, nous n'aurions pu enrayer l'augmentation constante de la demande en énergie et les émissions de gaz à effet de serre qu'elle induit. Si le gaz carbonique est bien l'ennemi à vaincre – sous forme de charbon ou de pétrole, ce gaz dormait depuis des millions d'années dans le ventre de la Terre avant que nous l'en expulsions – force est de constater que nous n'avons pas mis beaucoup d'ardeur à la tâche : chaque année, le monde bat son propre record d'émissions de carbone. Les combustibles fossiles placent à notre disposition une énergie formidable dont nous ne savons ni ne voulons nous passer. Et le vœu pieux de mettre un terme à la gabegie ne sert qu'à faire bonne figure quand la mode est à l'écologie. Une démagogie à la petite semaine qui ne nous conduit nulle part, sinon dans ce fameux « mur » auquel se réfèrent les esprits clairvoyants.

En apprenant toutes ces histoires, au début des années 2000, le public a cru bien faire en surveillant sa consommation de légumes hors saison et d'eau chaude. Il a été « sensibilisé » avec tant de zèle qu'il a fini par se sentir coupable. Coupables, nous le sommes tous, mais la bonne foi de chacun n'est pas d'un grand secours dans un monde qui n'est qu'une gigantesque invitation

à consommer et dans lequel on ne peut faire trois pas sans polluer. Et puis, pourquoi demander au commun des mortels de se réguler alors que pas une loi ne met de barrière à l'exploitation sauvage de la ressource ? Personne n'a les moyens d'obliger Gazprom en Sibérie ou British Petroleum au Nigéria à éteindre leurs torchères, qui pourtant suffiraient à elles seules à alimenter un continent. Notre énergie – notre chauffage, notre confort, nos transports – et notre sort sont entre les mains de canailles entretenues par notre complaisance.

Il n'est plus de bon ton de croire en un avenir écologiquement responsable. La cause a cessé de défrayer la chronique. Les « climato-sceptiques » eux-mêmes s'en trouvent désarmés, faute d'adversaires. Et si l'on n'en parle plus ce n'est pas parce que nous sommes assez naïfs pour penser que la situation s'est améliorée d'elle-même ; l'incohérence tant de nos étés que de nos hivers raviverait notre mémoire s'il en était besoin. Nous ne parlons plus de gaz carbonique et de climat parce que les ténors de l'écologie n'ont pas su incarner l'espoir qu'ils ont éveillé, et que nous voilà de nouveau seuls, absolument seuls, sans modèle, sans leader, que nous ne savons pas quoi faire et que, faute de pouvoir agir, nous préférons penser à autre chose.

Notre destin s'écrira à peu de chose près tel que l'ont décrit les scientifiques. Le climat va continuer de se dérégler, les banquises éternelles du pôle Nord disparaîtront : elles étaient le symbole de notre ère. Des espèces animales emblématiques partiront avec elle, les océans monteront en même temps qu'ils se videront et les ressources alimentaires seront moins abondantes. Nous ne nous promènerons plus à droite et à gauche à travers le monde comme nous en avons pris l'habitude, et réapprendrons à vivre avec moins d'aisance. Les hommes se resserreront autour de cellules plus petites, de communautés de culture ou d'affinités, et recherche-

ront des réponses où ils pourront. Il y aura du bien, du mal, dans quelles proportions je l'ignore, mais la vie sera vraisemblablement plus âpre ; de cette âpreté devrait aussi ressortir quelques motifs de satisfaction. De ce dont nous bénéficions aujourd'hui, charge à nous de sauver l'essentiel, car nous ne pourrions tout conserver. Mais qui suis-je pour affirmer cela ? Je ne sais rien, je me trompe, nous nous trompons tous, nous ne percevons qu'une part très étroite de ce qui se passe. L'histoire s'écrira telle qu'elle doit s'écrire, n'en parlons plus.

Dans ces bouleversements qui nous attendent, il y a une condamnée dont il faut prendre le temps de conter l'histoire : la banquise. L'appel des glaces, c'est l'appel du nord, la fascination des sommets et des déserts, le cri de l'âme. C'est le récit de notre connivence avec ce lointain transparent, où la mort et la félicité se rejoignent, carrefour de nos rêves les plus inabordables, seuil du passage vers l'au-delà. La glace qui conserve intactes les chairs malgré le temps préserve aussi les secrets ; peut-être fallait-il l'amener à fondre pour qu'elle en délivre quelques-uns.

Souvenez-vous. Coincé dans votre siège, vous voliez à dix mille mètres d'altitude en direction de l'Extrême-Orient ou de l'Amérique du Nord et en attendant, pensiez déjouer l'ennui en visionnant une vidéo quelconque. Puis, un peu machinalement, vous avez relevé le volet du hublot. Et là... Là, vous avez vu ce que vous n'auriez jamais cru voir.

Entrelacs de crêtes acérées entre fjords hallucinés et glaciers d'abîmes ; chaos primaire et sépulcral, émergences farouches de roches déchirées, mers noires entrecoupées d'isthmes, miroir obscur des glaces grises comme des yeux, tranchées de crevasses, plis et fractures, brouillon indescriptible d'une planète d'avant le monde, étalage infini de violences minérales et glacées,

sublimes horreurs, spectacle désastreux d'un âge que l'on croyait révolu mais qui, là, irréel et saisissant, impose son inviolable ampleur. Rivages monstrueux, barrières de montagnes, océans transis. Ainsi des Baffin, Spitzberg, Ellesmere et Groenland.

Le spectacle vous a happé, vous ne trouviez pas les mots tant la beauté étalait de puissance. Magnifique ? Saisissant ? Que diriez-vous encore, sublime ? Vous pouviez user de tous les superlatifs, vous saviez que vous ne descendriez pas. Votre destination était beaucoup plus humaine, et ce bref survol ne laisserait pas en vous d'autre trace qu'une image spectaculaire. La première fois que j'ai vu pareil déballage d'horizons glacés et minéraux, je n'ai pas trouvé cela beau. C'était monstrueux, hideux, infâme. Insoutenable. Je fixais l'abîme, les yeux brûlants... Et j'ai prié pour que le pilote poursuive le vol.

Votre avion a continué sur sa route, vous pouvez vous en réjouir. Le mien est descendu. Là-dedans. J'étais seul et dans ma tête défilait le contenu de mon sac. Pulls, gants, cagoules, qu'il manque un maillon de mon équipement, et je mourrais. Que le réchaud tombe en panne, que l'arceau de la tente se brise, que je n'aie plus de quoi me protéger, et je mourrais. Et même si aucun matériel ne manque, je mourrais quand même car rien ne peut vivre dans une telle horreur, et moi encore moins. Pris de panique, j'aurais tout donné pour que l'avion fasse demi-tour. Mais il était trop tard.

Première partie

LA NATURE

C'est ainsi qu'une belle nuit de juin, alors que le soleil brillait au nord, je débarquai à l'aéroport de Longyearbyen en contrebas duquel je m'installai, face à la mer. L'angoisse qui dans l'avion me comprimait s'était évanouie. Je me sentais apaisé alors même qu'à l'horizon, la côte hérissée de montagnes et intégralement gelée me présentait la réalité à laquelle j'allais me confronter. Le désir d'une rencontre passionnelle avec la nature m'avait aveuglé, avait mobilisé mes énergies comme si les obstacles que je m'attendais pourtant à rencontrer n'existaient pas. La conviction que j'échapperais à tout accident avait refoulé la peur sans tenir compte de ses avertissements. Je connaissais les ressources sur lesquelles je pouvais compter. J'étais monté au Spitzberg pour vivre, vivre comme je n'avais encore jamais vécu, non pour m'abîmer. Au pied du mur, je ne m'alarmais de ce qui m'attendait que pour la forme, pour me resituer dans mes limites humaines, mais dans ma détermination je n'avais que faire du lendemain.

Avec le recul, j'aurais plus à dire de ce périple que lorsque je l'ai vécu, plus peut-être que lorsque je l'ai relaté dans le récit *Maelström, seul aux confins du Spitzberg* où je jugeais nécessaire l'intrusion du romanesque pour déjouer les poncifs d'une expérience à mes yeux trop naturelle pour être remarquable. Je vois à présent dans ce voyage l'expression d'une sincérité pure, d'une bravoure sans égal. Je collais à la glace, au vent, au soleil ; soulevées par les bourrasques, mes visions rencontraient les falaises, se fracassaient contre les récifs, se

dissolvaient dans les grands fonds. J'étais moi, non pas autre. J'aimais mon bateau plus que tout au monde. Mon kayak était un véritable navire, même si les quatre-vingts jours de rations tassées dans l'habitacle m'autorisaient tout juste à y glisser les jambes. Quatre-vingts jours à tutoyer le cristal, le corps solidaire d'une enveloppe de frêne et de toile, amant de la mer qui me tenait.

J'évoluais dans un poème. Comment dépeindre sans l'attiédir cette grandeur primitive qui confère aux latitudes extrêmes leur majesté ? Rien n'est plus puissant qu'un glacier. Rien n'est plus gratifiant que de sentir le froid prêt à vous saisir, l'épuisement vous surprendre, et de caresser malgré cela le bonheur. En de tels lieux, si bruts et si austères, tout est acceptable. Bien des sévérités sont des indulgences quand elles mènent à soi. Le Nord ne rançonne pas, n'accuse pas, mais exige ce que nul autre milieu n'exige avec tant d'intransigeance : l'accomplissement de soi.

« L'Arctique force à l'équilibre. Pur et rigoureux, il remet le cœur en place », notais-je. Une expédition solitaire vaut bien des baumes et des thérapies. J'étais jeune. J'étais seul. Triste, mais n'en pouvant plus d'attendre de ce que je ne savais trouver, je reportais mes désirs sur l'exploration géographique. Les émotions macéraient dans mes pensées, pour le meilleur, me disais-je, imaginant en sortir un substrat digne d'être lu. Pour le pire quand mes nostalgies se ranimaient, n'aboutissant à rien, à personne. La glace, elle, était là. Je me couvrais pour éviter qu'elle ne me transisse, me consolant d'aimer cette matière qui, sans pour autant me blesser, ne répondait à mes vellétés que par le froid et la distance.

Je vivais de peu. Alimentation rudimentaire, inconfort et précarité étant les conditions même du voyage, je n'en souffrais pas. Je m'étais accommodé du

dénuement au point de ne plus le voir, et de trembler de froid sans y trouver d'inconvénient. Les choses avaient leur place et le silence dénouait le temps.

Au lever, allumer le feu, faire de l'eau, sortir les vivres puis les reconditionner. Ensuite, plier la tente et ranger son contenu dans les sacs étanches, enfiler la combinaison sèche, amener le kayak sur la grève et le charger. Trois heures de travail avant le premier coup de pagaie. Chaque geste, dont j'appréciais instantanément l'effet, contribuait à me rapprocher du but que je m'étais fixé. Chaque geste avait un sens et pour ne pas le perdre, je le répétais. Un coup de pagaie, c'était cinq mètres de gagnés. Cinq mètres qui m'éloignaient du passé dont je ne voulais plus ; cinq mètres qui me rapprochaient de l'avenir que je convoitais.

Ainsi, étape après étape, je me construisais. Tâche d'autant plus gratifiante que l'environnement était retors. Une mer méchante, des montagnes crues, un ours probable. Une eau dure, des criques délabrées, un front tremblant. Puis, ce soleil inédit sur une plage de galets, le vol vrillé d'une brassée de mergules, le murmure ombrageux d'un glacier, et la liberté d'être là, intégral, à l'image de ce que je voulais, créé par une nature campée sur elle-même et qui ne se laisse approcher que par une poussière d'hommes.

Viser la plus haute latitude possible était ma façon de simplifier le monde. Quelques rochers, mon embarcation étroite, la mer, la glace, puis rien ; une sobriété qui rend moins âpre la charge d'exister. Quand je pagayais, je me sentais libre. Je ne craignais pas de commettre une erreur et n'en commettais pas. Mon esprit ignorait l'encombrement. Parce qu'il était question de survivre, je n'avais emporté que le strict minimum ; et, comme je l'espérais, cette discipline libérait tant d'heures et tant d'espace, tant de paix, que je me mis à vivre.

Après sept semaines de périple côtier, j'étais au seuil du 80e degré de latitude nord. Pour quoi ? Pour m'apercevoir qu'il n'était pas possible d'aller plus loin. Je redescendais vers la station scientifique de Ny Ålesund avec la joie de revenir sain et sauf, mais non sans amertume. Le monde était fini. Fini. J'avais vingt-six ans et j'en avais atteint le terme.

Pour les hommes qui vécurent avant l'essor industriel, le principal attrait du monde tenait à ce qu'ils n'en mesuraient pas les limites. L'inconnu, le mystère, l'inaccessible étaient terrestres. Désormais, la Terre n'est plus qu'un jouet qu'il faut veiller à ne pas casser. Le pôle Nord lui-même, l'un des tout derniers bastions de l'inexploré, est à la portée de n'importe qui de passablement aisé. Pour le rendre moins docile et lui redonner un peu de piquant, des individus dans mon genre s'amuse en se passant temporairement du bénéfice du progrès. Simple délicatesse d'oreille : le clapotis de l'eau froissée par la pagaie est tellement plus doux que le ronflement d'un moteur ! Simple délicatesse, oui. Pour faire oublier un moment à la Terre qu'en tant que représentant de l'espèce humaine, j'ai le pouvoir de la vider de son sang et de me jouer d'elle, d'enjamber ses océans et ses montagnes selon ma fantaisie, légitime à me plaindre au moindre retard dans la livraison de l'avantage dont le progrès m'a garanti le bénéfice.

Arriver au bout du monde à vingt-six ans, c'est fâcheux. Surtout quand on y a mis du cœur. La confiance en soi acquise par l'effort doit souvent être confirmée par un autre effort, plus grand. Pour m'assurer d'être moi-même, j'étais tenté de repartir, plus loin et plus longtemps. Plus loin, cela devenait difficile, plus longtemps aussi : deux semaines de séjour supplémentaire et la mer recommence à geler. Il faudrait alors passer du kayak aux skis, ou employer les deux. Entreprendre un tour du monde par-dessus le cercle polaire

et ne jamais s'arrêter. Celui qui passerait sa vie à traverser la Sibérie, le Groenland et le Canada en arriverait, une boucle après l'autre, par retomber sur ses propres traces. Il prendrait des habitudes et finirait par se demander s'il n'aurait pas mieux fait de longer un méridien.

Une question depuis ce temps me taraude : que produire ? Où est le nouveau ? Quelle manifestation de son énergie serait à même de servir au mieux le monde ? Il me semblait connaître la réponse, mais par intuition, sans pouvoir la formuler. Je sentais qu'il existait une dimension déterminante dans laquelle m'engager, mais plus difficile à aborder que celle dont je revenais. Si je ne la trouvais pas, mon sort était scellé : je finirais accompagnateur d'expéditions touristiques. Lire une carte, faire la tambouille, raconter des histoires... Le sommet aurait été atteint au cours de mes 26 ans, et après... Soit la stagnation, soit la surenchère. Je ne voulais ni de l'une, ni de l'autre, et sans perdre ce avec quoi mes expériences glaciales m'avaient fait entrer en contact.

Un glacier est une présence. Un glacier témoigne de la force tutélaire comme de la fragilité. Un glacier ne se navre pas en se délitant ; il énonce le cours des choses. Un glacier a pour produit la transparence.

Mais pour arriver au cristal, que de roches arrachées, que de boues retournées ! Que de pressions, de déchirements et de violences... De près, la glace léchée par la mer et le soleil, puis échouée sur une plage, présente des reflets aussi variés que les fines fractures qui les produisent. De plus près encore, aux lignes de fissuration se superposent les ovales de minuscules bulles prisonnières de l'eau gelée ; il en résulte des dessins d'une rare finesse, des tableaux d'une maîtrise sans égal. Il arrive même que les gris délicats du verre, assemblés

aux bleus et aux argents de la lumière, composent une image de la pensée.

Il ne me semble pas que la poésie soit encore de ce siècle. J'entends par poésie la sensibilité au monde et aux beautés de la nature ; beauté et nature n'intéressent plus que la propagande commerciale. Nous traversons un âge de rustres. Quand je retourne à la minéralité polaire, je ne me sens pas menacé dans ma sensibilité, mais au contraire encouragé, car aussi brutal que soit le monde naturel, la sensibilité y a sa place, y a toute sa place : ceux qui s'acclimatent aux territoires inhospitaliers ne sont pas les plus rudes d'entre nous, mais les plus sensibles. Les sens aiguisés pressentent, avertissent du danger comme du refuge, ils comprennent la paroi de granit, le vent et la neige fouettante ; ils reconnaissent la trace de l'animal, en déduisent son chemin, son âge, son humeur. Plus l'environnement est brut, plus il produit d'esthètes, de braves et de romantiques, de ces gens qui écoutent et s'adaptent. Dans l'Arctique, ce sont les plus éveillés qui ont les meilleures chances de survivre. Au contraire de ce que nous observons dans nos sociétés. En ce sens la nature sauvage est plus propice à l'esprit de civilisation que la civilisation elle-même, ce qui explique que les peuples premiers produisent souvent de grands sages. Et s'il est une façon d'être et de penser qui, en Occident, proposa un juste rapprochement entre l'homme et la nature, une harmonisation intime de l'un avec l'autre, ce n'est pas l'écologie telle qu'on la comprend aujourd'hui, mais le romantisme.

Je n'ai jamais vu la nature comme un objet d'argument politique ; je n'ai jamais vécu ma passion de jeunesse pour les escapades champêtres et pour les oiseaux comme un outil de pression, un matériau de dogme. Mais j'aimais l'art et la philosophie. Et j'étais, surtout, « romantique », imbibé de nostalgie alors que j'avais à peine vécu, certain de la puissance de l'amour

dont je ne savais pourtant rien. Ou du moins, oui, je connaissais l'amour, mais par intuition, comme chacun de nous qui le recherche en possède une compréhension tout à fait parfaite et inaltérable alors même que la vie nous éloigne de sa réalité à mesure que passent les expériences et les années. D'où vient cette intuition de l'amour que rien ne parvient à déraciner ? De la nature, me semble-t-il. Ainsi la qualité de la relation que nous entretenons avec elle serait représentative de la qualité de notre amour.

J'avais de mon côté la nature, donc, ou du moins ce qu'il en restait. Elle m'a aidé à passer les premiers caps. J'ignorais qu'un jour je me rendrais bien au-delà de la campagne et des forêts, et que ma vie se construirait sur des terres de glace. Mais c'est bien la nature et elle seule qui m'a aidé, de par le lien à la fois vécu et rêvé qui se nouait entre mes appels intérieurs et le soleil, et que je matérialisais sous forme de balades attentives, d'apprentissages naturalistes, de poèmes griffonnés.

Notre temps n'a rien compris à la nature. Tout ce qu'on dit d'elle est faux. C'est aussi faux que si pour parler de l'homme nous devisions de son squelette, de ses défenses immunitaires ou de l'élasticité de ses muscles. L'écologie politique n'apportera aucun remède à ce qui sépare désormais l'homme de la nature parce qu'elle est elle-même séparée. L'écologie juste n'a pas de titre, pas de parti, elle est intuition d'amour. Aucun mouvement culturel n'a abordé aussi finement le dialogue de l'homme avec la nature que le romantisme, j'en veux pour exemple ce qu'il a produit lorsqu'il a intégré le paysage polaire dans son espace, montrant ainsi que la compréhension réelle du monde n'est possible que par la sensibilité.

C'est dans l'Arctique que l'homme fera face à la matérialisation la plus suggestive de son intériorité, qu'il affleura au plus près les limites au-delà des-

quelles plus rien n'est connu. La mort et l'absolu convergent sous les plus hautes latitudes, soumettant terres et océans à leur implacable esthétique. La glace polaire présente à l'homme un miroir dans lequel il voit au-delà de lui-même. Ceux qui ne fuiront pas seront fascinés et n'auront de hâte que de pousser plus loin l'expérience, que d'approcher l'indicible au plus près, de toucher l'extrait d'âme pure.

Le romantisme ne connaît pas le nombre et le graphique, il n'impose pas de règles, il donne à contempler pour toucher le cœur et, devant le plus grand que soi, s'incline. Dans leurs toiles, les peintres du XIXe siècle montrent l'homme réduit à quantité négligeable sous l'arène céleste ; voilà son navire perdu sur l'océan glacé, tel un jouet, jouet de ses propres illusions comme des puissances élémentaires. Parfois, il lutte, le trois-mâts gardant le cap dans la mer déchaînée, mais le plus souvent, le ciel est serein, transparent ou tirant vers l'ocre, et sous le ciel, en tout petit, le navire de l'humanité croise vers le Pôle. L'exploration polaire en métaphore de notre destinée collective. Or devant les glaces, le peintre s'arrête. Il peine à introduire un sujet humain au sein du temple. Et lorsqu'il le fait, à l'instar de Friedrich, Church ou Biard, ce n'est que pour en représenter un relief. Ici un débris de mat broyé par un chevauchement de banquises, là des corps sans vie sur un promontoire enneigé, écrasés par le paysage proéminent. Voilà le romantisme. Il remet chacun à sa juste place mais sait qu'au-delà de l'homme et de la nature même il y a la sensibilité, l'âme, et son véhicule l'inspiration.

La jeune Mary Shelley fut bouleversée un jour de l'été 1816 qu'elle se rendit dans le massif du Mont-Blanc. Contemplant la Mer de Glace, elle ne se doutait pas que de son émotion allait naître un chef-d'œuvre. Certes, son personnage a transgressé les lois. En bon

Prométhée moderne, Victor Frankenstein a dérobé le feu et a donné vie à un monstre. Il n'a pas respecté le sacré et le voilà victime de sa funeste ambition, sa créature se toquant d'assassiner sa famille et précipitant le docteur dans une vertigineuse fuite en avant. Mais surtout, *Frankenstein* figure parmi les plus belles références à la glace dans la littérature, et l'une des très rares tentatives d'attribuer à cette matière captivante et redoutée une signification symbolique.

Le premier personnage qui apparaît dans le roman, un certain Walton, ne voit pas dans la glace une destination mais un obstacle, la barrière de néant à traverser avant d'accéder au paradis. Par-delà les banquises, l'explorateur pense découvrir « le pays de la beauté et de la joie » ; aussi navigue-t-il plein nord avec le cœur empli d'enthousiasme. En ce temps – l'action se situe à la fin du XVIIIe siècle – le mystère restait entier sur la nature réelle des Pôles, et si la plupart des scientifiques estimaient que la banquise s'y étendait à n'en plus finir, d'autres défendaient l'existence d'un continent intouché et prospère. Mais le rêve de Walton n'est rien d'autre qu'une chimère ; au bout de quelques jours d'une navigation hasardeuse, le voilà prisonnier de la banquise.

Loin d'être une brute gesticulante et sanguinaire, la créature du docteur Victor Frankenstein, d'un naturel doux et d'une culture raffinée, débordait de générosité à l'égard des humains dont elle aimerait tant pouvoir se dire le semblable. Mais, affublé d'une épouvantable hideur, provoquant l'effroi partout où il apparaissait, le géant n'est pas vu pour ce qu'il est véritablement, mais comme le monstre qu'à force de rejet, de solitude et de détresse il est amené à devenir.

« Crois-moi, Frankenstein : j'étais bon ; mon âme rayonnait d'amour et d'humanité ; mais ne suis-je pas seul, misérablement seul ? Toi-même, mon créateur, tu

m'abhorres ; quel espoir puis-je mettre en tes semblables qui ne me doivent rien ? Ils me méprisent et me haïssent ! » ; aussi la créature trouve-t-elle asile dans les hauteurs des Alpes, là où nul ne viendra la harceler. Elle confie à Frankenstein : « J'ai pour refuge les montagnes désertes et les glaciers sauvages. J'y erre depuis de longs jours ; les grottes de glace, que je suis le seul à ne pas craindre, sont ma maison, la seule que l'homme m'abandonne sans regret. Je salue le ciel glacial, car il m'est meilleur que tes semblables. »

La glace apparaît comme le refuge des âmes sensibles. Honnie par le commun des mortels, elle est le domicile des cœurs blessés, fussent-ils monstrueux, et le ciel alourdi de cristaux paraît déposer un baume de givre sur les yeux rougis. Pour les romantiques, le froid est moins douloureux que le rejet de l'amour, et la morsure du blizzard reprend à son crédit les tremblements de l'angoisse.

La créature n'abandonnera la protection de ses glaciers alpins que pour semer la mort, dans le but de contraindre Frankenstein à créer un être semblable à lui et dont il pourrait être aimé. Devant le refus obstiné du docteur, le géant assassinera sa jeune épouse puis prendra la fuite à travers l'Europe et l'Asie, où Frankenstein le poursuivra sans relâche afin de l'abattre et de réparer sa propre faute. Rapide et pratiquement invulnérable, c'est en vérité le monstre qui mène le jeu. « Suivez-moi ; je me dirige vers les glaces éternelles du Nord, où vous trouverez la souffrance du froid et du gel qui ne m'atteignent point », lance-t-il en ultime défi. Les glaces où le monstre entraîne son inventeur coiffent le monde de leur éternité funèbre. Inatteignable par la vie, le pôle Nord assure à celui qui s'y rend une mort à la mesure de son fardeau. Il est le pinacle de la quête de l'amour impossible, la délivrance de la malédiction d'exister.

Là-haut, à « l'extrémité la plus septentrionale du

globe », le monstre brisera son traîneau pour rassembler un bûcher et se réduire lui-même en cendres. Quant au docteur Frankenstein, il croisera sur sa route le navire de Walton captif des glaces, mais les soins qu'il y recevra ne l'empêcheront pas d'expirer. Tout juste aura-t-il le temps de relater son effroyable histoire.

Le Pôle glacé, sommet des quêtes et des errances, devient sous la plume de Mary Shelley le lieu où les tourments atteignent leur paroxysme et trouvent leur dénouement. En s'immolant par le feu, la créature ne fait pas que nettoyer la planète de sa sinistre existence, elle transcende sa blessure pour en dégager une lumière céleste. Une telle fin est une façon de sublimer le désespoir, de faire en sorte que tout amour perdu sur Terre puisse être rendu, dans sa pureté initiale, au silence des astres.

Cette histoire qui doit sa célébrité à des paramètres fantastiques bien plus qu'au rôle qu'elle donne à la banquise, est à mes yeux la représentation littéraire la plus profonde du lien de sensibilité qui unit l'homme aux glaces, et plus largement à la nature. Le monstre de Mary Shelley a donné un sens à ce qui, avant lui, n'en avait jamais eu. Car pour donner du sens aux étendues glacées au demeurant inhumaines, il ne fallait pas un homme, mais bien un « monstre » dont l'infirmité première fut d'aimer plus qu'il n'est admis.

Le glacier est chargé d'âme. D'où le magnétisme qu'il exerce. D'où ses accointances avec les cœurs sensibles. Voilà ce qu'avait compris une romancière il y a de cela deux cents ans, et que l'actualité nous convie à percevoir à nouveau. Que serait, pour la créature de Frankenstein, un monde dont les glaces auraient disparu ? Un monde dont on ne peut ni se distancier, ni se prémunir. Un monde sans rédemption, sans justice, sans absolu ; mutilé de son plus grand rêve.

Ce grand rêve s'est vu rattrapé par l'histoire.

Bien loin d'y chercher un miroir, maints explorateurs se sont précipités vers les hautes latitudes avec l'ambition affichée de les abattre. La glace n'était alors plus que de l'eau gelée, accident inutile à tout sauf à l'édification des vanités. Nul poète pour s'y brûler l'âme. Walton lui-même, dès que la banquise a relâché son étreinte, se replie vers le sud. Le docteur et sa créature, en revanche, iront tous deux jusqu'au bout du voyage, puisqu'ils n'en reviendront pas. Déçu, car il attendait surtout de la glace son absence, Walton recule, laissant à ses successeurs un Pôle intouché. Mais plus pour longtemps.

Un siècle après la tentative imaginée par Mary Shelley survient l'expédition, cette fois bien réelle et couronnée de succès, de Robert Peary. Le 6 avril 1909, la bannière étoilée flotte sur le 90^e degré de la planète, ou non loin. La postérité, peu regardante, fera du fossoyeur de l'inconnu un héros. Son nom entrera dans les dictionnaires. Mais qu'a-t-il apporté à l'humanité ? Rien, selon l'écrivain autrichien Karl Kraus, qui porte sur l'événement ce jugement acide : « Ce qui rendait le pôle Nord si précieux, c'était précisément le fait qu'on ne pouvait l'atteindre ! Une fois atteint il n'est plus qu'un bâton fiché en terre à l'extrémité duquel flotte un petit drapeau, donc quelque chose de plus minable encore que le néant : la béquille d'un rêve accompli et une borne à l'imagination... Ce qui atteignit le Pôle, ce fut la sottise, et son drapeau battit l'air victorieusement, signalant que le monde, désormais, lui appartenait. Mais les champs de glace de l'esprit se mirent à augmenter de volume, ils se répandirent et s'étendirent jusqu'à ce qu'ils eussent recouvert la terre entière. Et pour nous, nous qui pensions, ce fut la mort. »

L'histoire de la conquête des Pôles est celle d'un rêve, telle une peau de chagrin, continuellement laminé par des ambitions privées. Cette conquête mit fin

au romantisme tant de Mary Shelley qu'à celui d'Edgar Poe qui envoie Arthur Gordon Pym, personnage principal de son unique roman, se diluer au pôle Sud sous le regard d'un mystérieux géant blanc ; le Pôle suggère ici encore la rémission des souffrances, le passage vers l'infini paisible et immaculé de la mort. Dans un autre style, George Sand, dans *Laura, voyage dans le cristal*, associera le pays des glaces à une géode tapissée de cristaux merveilleux, mais c'est à Jules Verne, en interprète d'un temps dévolu au progrès, que l'on doit la démythification du rapport entre l'homme et la nature glaciale. Pourtant, même s'il aborde le Pôle comme un objet d'étude et de conquête, Jules Verne nous ramène dans chacun de ses romans à sa nostalgie pour ces terres immaculées et indomptables qui rendront fou son capitaine Hatteras, ou fixeront pour l'éternité aux montagnes les explorateurs qui se seront rapprochés de trop près du Sphinx des glaces, le gardien du pôle austral.

L'esprit scientifique aura raison de l'esprit romantique et substituera à une connaissance intuitive de la nature un savoir mécanique. Cependant, nombre d'écrivains ne se rendront pas de suite à ce forfait et s'obstineront à habiter ces territoires que les explorateurs décrivent comme totalement désolés. C'est qu'il existait bien des secteurs où nul ne s'était encore aventuré. Ainsi, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, on crut découvrir des îles au-dessus de la Sibérie et du Groenland, où vivaient, dans la première des chasseurs de mammoths, dans la seconde des Vikings oubliés de l'histoire. Edgar Rice Burroughs osa même envoyer son héros Tarzan explorer l'océan Glacial ; la banquise, selon lui, dissimulant l'orifice qui conduit au royaume infraterrestre de Pellucidar.

Le pôle austral, qui connut le même sort que son pendant boréal en 1911, soit deux ans plus tard, confirmait pour les écrivains l'obligation d'actualiser leurs

utopies. C'est au cœur de l'inlandsis antarctique que H. P. Lovecraft cache sa cité maudite, érigée il y a de cela des millions d'années par d'effarantes entités intergalactiques, lesquelles n'attendent que la visite d'un explorateur un peu trop curieux pour sortir de leur hibernation et réduire l'humanité à néant. À mesure que la science et l'exploration gagnent du terrain, les auteurs enfouissent plus profondément leurs mondes oubliés, leurs propres démons ou leur désir d'absolu. Ainsi de René Barjavel qui, dans *La Nuit des temps*, ensevelit sa civilisation parfaite à quelque 900 mètres sous la glace d'un continent gelé.

La conquête des Pôles eut pour effet de repousser les limites de l'imagination. Elle contraignit les auteurs à s'exiler vers des espaces si lointains que nul ne put nourrir l'espoir de les rejoindre : les étoiles. Ainsi la disparition des interrogations liées à la nature exacte des Pôles prélu à l'essor de la science-fiction. Et les rêves d'exploration que semait la littérature, qui étaient des rêves tangibles car accessibles aux plus aventureux, devinrent progressivement, à mesure que les mystères terrestres s'éventaient, des rêves intangibles, invérifiables, inabordables même aux plus courageux. Et, sa mission étant accomplie, le héros qui portait le fanion de la découverte se retira.

Il nous reste aujourd'hui des glaces polaires une vision partagée entre l'univers onirique de l'enfance, dans lequel le petit Esquimau et l'ours blanc sont rois, et les bilans scientifiques, soutenus ponctuellement par les prouesses d'explorateurs intéressés par la médiatisation. Le lien est rompu. Pas uniquement le lien mystique ou allégorique que le romantisme tenta d'initier, mais le lien scientifique même. Le public a perdu le contact. L'abondance d'informations souvent complexes et en apparence contradictoires a brouillé sa perception de ces latitudes trop distantes pour qu'il se sente impliqué.

Devant la force des phénomènes en marche la presse ne peut se taire, alors elle répète, répète, jusqu'à ce que plus rien ne s'entende, et nous avançons vers des bouleversements terribles comme si de rien n'était.

La disparition des territoires de l'imaginaire paraît inscrite au programme du XXI^e siècle. Comment l'éviter, ou seulement en repousser pour une ou deux générations l'échéance ? Je crois en la vertu du voyage. Nous devrions tous, avant d'être poussés à suivre des études, nous faire mettre dehors. Sans argent, sans moyen de transport, avec ses seules jambes pour prendre la mesure des choses, et devenir compagnon de soi-même. À l'ordre économique, je préfère le désordre des intuitions, et laisser à chacun l'opportunité de se gouverner selon ce qui palpète en son for intérieur. Le voyage, pour peu qu'il soit aventureux, offre cette occasion. Je crois possible d'exister en accord avec ce qui survit en soi d'amour. Je crois qu'il faut en premier lieu partir, subsistant je ne sais comment, de l'air du temps, de quelque mission ponctuelle, mais partir.

Les oiseaux comptent pour beaucoup. Rares étaient les jours de navigation où je ne recevais pas la visite, toujours aérienne, d'un pétrel, où un guillemot à miroir, lutin noir au bec rouge, ne venait barboter dans mon sillage. De nombreux caps mêlaient au bruit du ressac celui des colonies : les ricanements aigus de milliers de mouettes tridactyles composaient avec les cris rauques des guillemots de Brünnich des concerts tonitruants. Les montagnes, qui ne bronchaient pas, semblaient acquiescer à ce chahut, tout comme la mer, vaste écran d'étain où l'oiseau puise son fretin d'argent. L'atmosphère était celle d'un début du monde, d'une création se perpétuant de toute éternité.

Pourtant, en l'absence même des oiseaux, je ne me sentais pas seul. Que le ciel vienne à se voiler, la

brume à tomber, je n'étais toujours pas seul. Mes craintes n'étaient souvent que manœuvres pour exciter ma vigilance : je ne craignais rien. Que le paysage vienne à disparaître et le sol à se dissoudre, j'aurais encore eu ma place, et ma pensée aurait reçu un écho. Il fallait seulement que je ne reste pas immobile. Escalader une pente, pagayer, monter le camp, je devais constamment, pour échapper au vide, laisser à la nature la possibilité de me rejeter. Mon acceptation par elle sous-entendait sa présence. Jamais d'accident, jamais de situation inextricable pour me signifier que je n'étais pas à ma place. Et la nuit où l'ours est arrivé, je l'ai senti dans mon sommeil, cela m'a réveillé, je suis sorti de ma tente ; il arrivait droit sur moi en longeant la berge. Nous nous sommes regardés, puis il s'est détourné.

La nature ne semblait pas mécontente que je m'autorise à la visiter. Parfois, pour s'amuser, elle me molestait, et me débrouillant d'une trop soudaine bourrasque, je m'amusais aussi. Elle était ma compagne à tout instant, partout où allait mon regard, dans l'air que je respirais, dans l'eau que je buvais. Trop tendre ou continuellement douce, elle m'aurait sans doute moins retenu ; exigeante et un brin caractérielle, elle entretenait en moi le feu, qu'elle savait apaiser d'un rayon de soleil ou d'un bivouac inespéré.

Je me sentais lié à l'espace. Je me sentais lié à la pierre, à la glace. Au ciel, parfois. Peut-être aimais-je l'Arctique parce qu'il m'apportait une éducation que je n'avais pas reçue ailleurs. L'Arctique était devenu ma valeur ; en tout, pour tout, mon refuge. C'était le pays de certitude, l'espace qui suspend la déception, qui ne vieillit ni ne meurt. L'esprit pouvait y fureter à sa guise, comme le renard, planer à la crête des vagues, comme le pétrel ; rien ne lui faisait obstacle ni ombrage. Nulle tentation de posséder et de ramener à soi, mais l'obligation d'être vigilant à ce qui est. La nature est

l'espace qui accueille, qui accorde le « je » au diapason du monde.

Nul, vraisemblablement, ne pleurera les glaces quand elles ne seront plus. Nul aussi ne s'émerveillera à nouveau d'elles. Ce qui faisait le Nord si différent, c'était sa capacité à rester lui-même. Le public n'a pas à s'alarmer du développement du tourisme dans l'Arctique : il faut ne jamais avoir connu le blizzard pour douter de la force de ce milieu et imaginer qu'il pourrait autoriser de grands outrages. Il faut ne jamais avoir vu ces villes recroquevillées, dont la survie ne tient qu'à un fil, ces installations si modernes et en même temps tellement précaires, ne pas avoir observé ces touristes emmitoufflés et maladroits, bouleversés par ce qu'ils découvrent mais paniqués à la seule idée de s'attarder un jour de plus. L'Arctique n'avait pas besoin qu'on le protège, il se protégeait tout seul, il se protégeait de nous en nous rendant la vie impossible. Dieu que j'ai aimé ces terrains, oui ! Mais il n'est pas une saison à l'issue de laquelle je ne me sois réjoui de rentrer. L'Arctique produit l'absolu dont on peut rêver mais en premier lieu, l'Arctique est dur. Il est dur même pour l'homme qui roule des mécaniques, il empoigne, pèse, isole, pénètre, angoisse, aveugle, souffle, frappe. Vous en voulez encore ? Personne n'en veut, en vérité. Et ceux qui y vivent font tout pour l'oublier. Alors non, le Pôle n'a pas à nous craindre et nos quelques murs sont de bien chétifs refuges au regard de son énormité. L'espace polaire, surtout quand il est fait de montagnes et de glaciers, a tout pour déplaire au prédateur que nous sommes qui ne peut y circuler, et ne l'aborde par la mer que trois mois dans l'année. Le reste du temps il dépend des airs et chaque vol est un péril, tant le ciel se complaît dans la fureur.

Les glaces ont ceci d'attrayant qu'elles dégagent l'espace et qu'il est facile de s'approprier ce qui

n'appartient à personne. Celui qui a voyagé dans l'Arctique sera étonné de rentrer chez lui le cœur chargé d'émotions, et de l'intérêt qu'éveillera désormais pour lui ce qu'il méjugait jusqu'alors. C'est ce qui m'est arrivé quand je rêvais, adolescent, de soleil, d'odeurs, de tropiques où chaque mètre carré grouille de vie ; lorsque je me suis rendu pour la première fois à hauteur du cercle polaire, j'ai compris que mes propres rêves me trompaient. Ce que je cherchais était plus profond que l'exotisme. La lumière me captivait plus que la chaleur. Mais, surtout, l'espace intouché m'offrait un domaine dont je pouvais moralement m'emparer. J'étais « chez moi » là où personne ne pouvait vivre et où le recueillement allait de soi. J'adoptais l'Arctique comme on rejoint une église, avec respect et dévotion. Et rien désormais de ce qui concernait ces territoires implacables ne m'était indifférent ; réduire l'Arctique à des perspectives économiques signifiait pour moi offenser Dieu.

L'histoire se poursuit. Curieusement, elle semble faire demi-tour, car voilà la mer libre du Pôle que fantasmaient naguère les poètes en passe de s'ouvrir. Le phénomène attise l'avidité des armateurs et alarme les écologistes, lesquels s'attendent à la profanation par des sillages huileux du dernier océan vierge de notre planète. Finies les courses rédemptrices vers le quatre-vingt-dixième degré de latitude ; bienvenu au mythe émietté, au sanctuaire démembré, au mystère en fauteuil roulant. L'appel de la liberté, de l'inconnu, du danger : une vieille histoire.

Le plus surprenant, c'est que les fléaux d'origine humaine se montrent tout aussi imparables que les catastrophes naturelles. En pratique, nous ne sommes pas plus efficaces pour enrayer le réchauffement global ou la pollution des océans que pour contenir un typhon ou un tremblement de terre. Scientifiques, observateurs

et journalistes constatent, alertent, et rien ne se passe. Comme si dénaturer était le fait de la nature, et non le propre de l'homme.

De la fonte des glaces nous ne souhaitons pas comprendre le processus, ni nous attarder sur sa cause, puisqu'elle a le mauvais goût de nous impliquer, mais nous nous alarmons de ses effets : ici, une ourse qui ne trouve plus un morceau de banquise capable de supporter son poids lutte pour ne pas périr noyée, là, des insulaires se préparent à abandonner leur village grignoté par les flots. Curieusement, peu de personnes restent indifférentes ; se sentir associé à la récession des glaces met mal à l'aise. Voir la nature mettre en scène, à l'échelle de notre petite vie à nous, le processus de sa transformation, a quelque chose d'effrayant. Ce qui se passe est anormal, on le sent, on le sait.

Que les glaces se retirent pour laisser davantage de place à l'homme aurait pu être une bonne nouvelle si l'homme nous avait convaincu. Nous pourrions voir dans ce réchauffement une chance donnée à la civilisation et à la vie d'étendre leur royaume. Mais nous avons une bien piètre estime de nous-mêmes. Notre espèce décide de tout et gouverne en maître, elle prend, puise et épuise ; imperturbablement, elle exploite, soumet, conditionne, habille et vend, et des milliards de ses membres attendent leur tour, suent sang et eau au service de l'appareil. Que ce soit un tel monde qui profite de la faiblesse des glaces pour s'étendre et soumettre l'intégralité de la Terre n'a rien de réjouissant. Nous préférons les ours aux hommes. Nous nous émouvons davantage d'une architecture sauvage que d'un agencement urbain. Nous pleurons le repli des territoires inhumains et maudissons la victoire de notre race. Ce monde moderne qui assure notre sécurité et notre confort, et des avantages dont nul d'entre nous n'est prêt à se départir, nous ne cessons de le trahir en pensée. Chacun

de nous vit de la modernité et pourtant, personne ne vit pour elle. Pourquoi en voulons-nous donc tant à la matérialité dont nous jouissons ? Qu'a-t-elle exigé que nous lui remettions en échange de ses avantages ? Notre éveil, nos rêves, notre liberté ? Contre la sécurité et le confort nous avons cédé nos énergies subtiles, nos élans de l'âme, nos colères, notre fierté, notre goût du risque et notre sens du sacré. Nous nous sommes gavés de victuailles, de loisirs et d'images, et nous en voulons au monde qui nous a donné tout cela. Nous le perdriions nous en souffririons, mais ne le pleurerions pas. On ne pleure que sur le sort des ours polaires. Alors à quoi bon soumettre les dernières latitudes de la Terre, y pomper le pétrole et les sillonner au profit de telle ou telle compagnie maritime, si c'est pour y étendre la grisaille humaine, si c'est pour rejouer, là-haut, en ce sanctuaire sacré, notre partition sinistre ?

Nous devrions haïr la glace. Elle est froide et fait souffrir, elle est stérile et n'aide à rien. Elle écrase, ravage sur son passage ; durant l'âge glaciaire, elle recouvrait jusqu'à la Grande-Bretagne et ses langues mortelles atteignaient la vallée du Rhône. Les Cro-Magnon que nous fûmes pourraient en conserver un souvenir cuisant. Nous devrions avoir gardé dans nos gènes une haine viscérale de la glace, et nous réjouir de son recul, voire le fêter. Or il n'en est rien. Le repli des glaciers est systématiquement perçu par l'homme comme une perte. À croire que ce dernier n'a jamais souffert du froid, qu'il n'a jamais eu faim, qu'il n'a pas lutté pour gagner des terres propices à la vie et au labour. Ou qu'il a toujours prêté l'oreille au murmure de la glace, et redoute un monde où il ne l'entendrait plus.

Il suffit de présenter la photographie d'un glacier prise en 1900 à côté de l'image du même vallon aujourd'hui vide, pour juger de l'impact de la glace sur

l'imaginaire. Chacun déplore en son âme et conscience l'expiration de la glace à nos côtés. Pourquoi ce chagrin, ce sentiment de perte irrémédiable ? Le blanc cède la place au banal, aux cailloux tristes et noirs comme le deuil. Le blanc est proche du ciel dont il est la descendance. Le glacier respire, n'est jamais assuré comme les autres éléments, le vent, la mer, la roche, de se renouveler dans la durée, il se déplace et palpite ; par sa transparence, il montre ses affinités avec la lumière, avec l'eau et l'esprit. Le glacier est fatal, il lui arrive de tuer son visiteur en le happant dans une crevasse, mais cela lui est pardonné. Il continue d'être recherché, admiré, foulé. Le glacier est un mystère qui nous ressemble. En disparaissant, il ôte à notre propre mystère son reflet, nous enlève la chance que nous avons de nous connaître au-delà des chiffres et des mots. Il nous prive de l'insaisissable qui nous tentait.

La glace est parente de l'engeance humaine. Trop abondante, elle anéantit ce qui l'entoure. Raréfiée, elle enlève à la création la présence. Matière si puissante qu'elle taille les montagnes, lamine les vallées et déforme les continents, elle est aussi la plus vulnérable, la plus passagère. Elle réalise l'expérience d'une nature qui, par la température maîtrisée, permet l'harmonie. Tout est question de température, de proximité ou d'éloignement du centre. Le centre : 0°C. La vie commence avec l'eau fluide, et avant l'eau, avant le commencement, il y a la glace.

S'interrogeant sur la véritable nature de l'eau, le japonais Masaru Emoto a pris soin d'observer sa cristallisation. Il a alors constaté que selon la musique diffusée dans la chambre froide au moment où l'eau gèle, les cristaux ne dessinent pas les mêmes formes : la glace qui s'est composée dans un climat sonore harmonieux se dessine harmonieusement, tandis que celle qui a subi des influences violentes est épineuse et chaotique.

Le constat est similaire non plus en présence de musique, mais de prières, et même de simples pensées. Monsieur Emoto explique que la glace fige le sentiment ambiant, en est à la fois le reflet et la mémoire, preuves photographiques à l'appui. Il en conclut que « l'eau parle pour ce qui est dans notre âme, éveille la mémoire subconsciente de chaque personne » et parvient avec son microscope à une compréhension du cosmos et de l'humanité. Ces expériences entrent en résonance avec les recherches, si décriées par la communauté scientifique, du professeur Jacques Benveniste. L'inventeur de la « mémoire de l'eau » a montré que l'eau était capable de conserver des informations génétiques indépendamment de la présence de l'ADN, informations susceptibles d'être transmises à distance par des ondes électromagnétiques. Ces découvertes, qui pourraient révolutionner la biologie mais aussi la physique, posent les bases scientifiques de la compréhension de phénomènes jusqu'ici inexplicables. L'hypothèse selon laquelle la glace est le miroir de l'âme ne serait donc pas seulement une vue de poète.

La glace est à l'origine, à notre origine. Ses cristaux nous relient à l'âge obscur d'où émergea la pensée. Tout en recelant l'eau de notre chair, elle s'imprègne de nos émotions, les capture et les retient. Elle nous instruit du pressentiment de l'au-delà. L'homme redoute sa disparition comme il redoute de se retrouver seul.